

Stéphane Lambert signe avec cet ouvrage consacré à Nicolas de Staël ; *Le vertige et la foi* un livre fin, sensible et informé. Est-il encore besoin de rappeler après les deux très belles expositions qui lui ont été consacrées au Havre et à Antibes en 2014 – année marquant le centenaire de sa naissance - que Nicolas de Staël, peintre français d'origine Russe, né le 5 janvier 1914 à Saint-Pétersbourg, a eu très jeune la vocation de devenir peintre. C'est ainsi, qu'après des études d'art à Bruxelles (ville de l'enfance et de l'adolescence tant pour le peintre que pour l'auteur de l'ouvrage), après deux voyages quasi initiatiques en Espagne et au Maroc, l'artiste s'engagera, contre l'avis de ses parents adoptifs, renonçant ainsi à toute aide matérielle, contre vents et marées donc, sur cette voie rude et aux précipices profonds, celle de faire de la peinture sa vie ; Seule certitude pour le jeune Nicolas de Staël, la peinture pour vie et vivre pour la peinture...

Or, pour retracer et surtout appréhender dans toute sa sensibilité et profondeur la vie et l'œuvre de cet aristocrate slave, né Nicolaï Vladimirovitch Staël von Holstein, orphelin et exilé à l'âge de huit ans, il fallait assurément un trait de plume sachant manier tant la couleur que les tons, l'intime et la lumière, les fulgurances, les vertiges et les gouffres.

Pour cela, l'auteur, Stéphane Lambert, a retenu une écriture à mi-chemin entre la biographie et le roman toute empreinte de subjectivité déliée et délicate, n'hésitant pas à y mêler ses propres souvenirs. Car, de même que pour Nicolas de Staël, il ne pouvait y avoir de dissociation entre sa vie et son œuvre, il ne pouvait également y avoir pour Stéphane Lambert – auteur notamment de *Mon corps mis à nu* » ou encore de *Les couleurs de la nuit* - que le prisme de sa propre vie, de son ressenti pour appréhender la vie et l'œuvre d'un tel peintre.

Refusant dès lors un ordre strictement chronologique qui se serait révélé bien trop étroit et aride tant pour l'auteur que pour son sujet, Stéphane Lambert nous dévoile par bribes choisies au gré des toiles de l'artiste, de ses compositions parfois comme suspendues à un fil, et de ses palettes et couleurs, les voyages de l'artiste, ses rencontres (de Vlaminck, Georges Braque, Sonia et Robert Delaunay...), ses amours passionnées (Jeanine, Françoise, Jeanne...) marquées au fer du deuil, des oublis ou déceptions... Mais, c'est aussi s'arrêtant, s'interrogeant sur les influences, les exaltations, les failles ou les gouffres du peintre que l'auteur nous laisse voir son œuvre.

De 1940 à 1955, Nicolas de Staël peindra en effet sans relâche, et s'enchaîneront alors avec frénésie et exaltation, paysages, du Nord, du Sud, Lavandou, La Ciotat (ce sera bientôt Antibes, Ménerbes), arbres, ciel, mer, natures-mortes, nus, et ce malgré des conditions de guerre et de vie matérielle extrêmement difficiles qui conduiront le peintre si fatigué à maintes reprises au doute et à la désespérance. C'est cette sensibilité extrême, faite de cimes flamboyantes et d'ombre profondes, de couleurs éclatantes et de gouffres amers que nous donne à sentir, et presque à entendre, bien plus qu'à simplement lire, Stéphane Lambert. Et, l'écrivain Romain Gary, à l'âme également si slave, ne s'y était pas trompé lorsqu'il écrivit alors qu'il était diplomate aux Etat Unis à l'artiste : « Vous êtes le seul peintre moderne qui donne du génie au spectateur ».

N'hésitant pas à s'immiscer dans la tête du peintre, se glissant délicatement dans les pensées, les ressentis parfois intimes et secrets du peintre, l'auteur tente avant tout de comprendre ce génie, et d'atteindre non la vie quotidienne, mais bien l'intimité artistique, intellectuelle voire spirituelle de l'artiste à la si forte présence. « Je vois derrière cette distinction insubmersible de bellâtre plus que de l'orgueil, j'y vois également – écrit Stéphane Lambert - une déchirure cherchant par tous les moyens à colmater la brèche, quitte à user de ce faux-semblant pour lire autre chose de soi, que ce soit dans le regard que les autres lui renvoient que dans son propre regard sur lui, autre chose que ce qu'il sait, lui, être présent, et qui le dévore ; Autre chose donc que le vertige ; Oui, je vois dans ce soin constant porté à l'apparence, une armure de soie. » Une armure si à même de s'écorcher, se blesser, se déchirer...

Ce sera après pourtant une reconnaissance internationale et la fortune – enfin, bien tard, trop tard ? - acquise que Nicolas de Staël, redescendant en voiture à Antibes après avoir écouté deux concerts

parisiens consacrés à Webern et Schonberg, et peindre à même le sol écarlate de son atelier, cette immense toile rouge dénommée Le Concert, que le peintre se laissera submerger par un désespoir sans retour. C'était le 16 mars 1955, il y aura tout juste 60 ans.